

Témoignage de Jacques Lorier :

Juin 1943 : reçu au concours d'entrée à l'Ecole Normale, je suis affecté comme mes 17 camarades de promotion en classe de 2^{ème} moderne au lycée de garçons de Rennes, avenue Janvier (à l'époque c'était l'unique lycée public de garçons et il était parfaitement anonyme). Le gouvernement de Vichy avait dès septembre 1940, supprimé les Ecoles Normales et, depuis la rentrée de 1941, les normaliens étaient devenus des élèves-maîtres dont la scolarité jusqu'au baccalauréat s'effectuait dans les lycées secondaires en tant que boursiers complets.

En fait à la rentrée scolaire tardive de 1943 (le 17 octobre...), je n'ai pas découvert les bâtiments de l'avenue Janvier ... mais des baraquements à la sortie du bourg de Louvigné-de-Bais. En raison des bombardements subis par Rennes en Mars et Mai 1943, l'Inspection Académique avait décidé le repli du Lycée sur plusieurs sites : Thourie pour les classes préparatoires aux grandes écoles, Tresbœuf et Lalleu pour les Premières et Terminales et Louvigné-de-Bais pour les classes de la 6^{ème} à la Seconde.

Lycée dispersé ... normaliens éparpillés ... Nos « pères » (promo 42) étaient à Tresbœuf, nos « grands-pères » (promo 41) à Lalleu, pire encore ! nos « grands-mères », « mères » et « sœurs » (normaliennes des promo 41 à 43) étaient à la Guerche-de-Bretagne où le Lycée de Filles avait été réplé en bloc. En quelque sorte nous étions *orphelins*, séparés de nos parents et qui plus est, mêlés nous « fils du peuple », à 17 lycéens « normaux », « fils de bourgeois » à nos yeux, qui s'ajoutaient à nous pour constituer une classe de 35 élèves. Fort heureusement l'amalgame entre les deux groupes prit sans peine, peut-être facilité par les difficultés de toutes sortes de l'époque.

Même à Louvigné la présence allemande était visible. Depuis la chute de Stalingrad en Février 1943 l'armée allemande reculait sur tous les fronts et les soldats devenaient plus nerveux, plus agressifs. A cela s'ajoutait la menace des miliciens de plus en plus aux abois, surtout à partir de 1944. La résistance se développait et multipliait les attentats, notamment au niveau des voies ferrées, avec parfois des conséquences critiques. Ainsi en juillet 1943, mon père avait été arrêté comme otage à la suite d'un attentat à Noyal-sur-Vilaine (il faisait partie d'un groupe de 30 : 25 hommes et 5 femmes) et il était toujours dans les griffes des Allemands. Beaucoup de familles avaient un des leurs, prisonnier de guerre. Pas étonnant si l'insouciance de notre jeunesse était parfois passablement tempérée. On ressentait plus ou moins une angoisse latente...

Les locaux du centre de repli étaient essentiellement constitués par de grands baraquements en brique, initialement construits pour abriter des réfugiés de l'exode de 1940. Certains servaient de dortoirs équipés de châlits en bois, très rudimentaires et très durs. D'autres abritaient des salles de classe étroites, avec de longues tables disposées dans le sens de la longueur des baraques. Le chauffage était assuré par des poêles à bois. L'hiver 43-44 a été assez rude, avec de la neige. Il ne faisait guère chaud dans les dortoirs. Certains matins, au réveil, les internes se regroupaient dans un coin, se serraient les uns contre les autres en sautant et dansant pour se réchauffer. Quant à la nourriture, elle était limitée par le rationnement. Durant les premiers mois de notre arrivée, la prospection des fermes des alentours a permis une amélioration. Mais cela devait vite se tarir, le marché noir aidant.

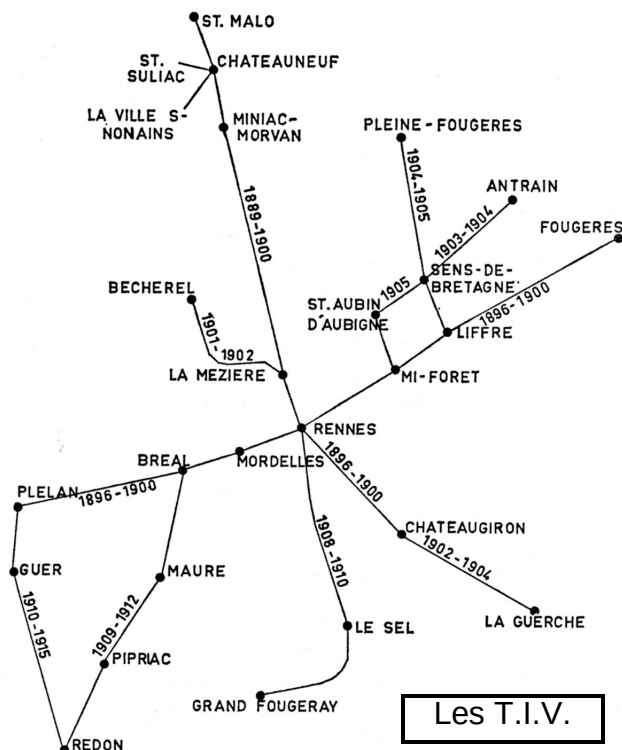
Bien entendu la plupart des élèves étaient internes. Avec deux camarades, issus comme moi de l'Ecole Primaire Supérieure (EPS) de Dol-de-Bretagne, j'étais externe. Nous logions à 3 km du bourg, sur la route de Bais, dans une petite maison isolée : La Peillarderie, louée pour la circonstance par mes grands-parents paternels, instituteurs en retraite. Sans doute étions-nous mieux nourris et mieux couchés que les internes. Mais ce n'était pas la panacée pour autant ! Il n'y avait qu'une seule pièce bien sombre (l'unique fenêtre était minuscule) et très encombrée (quatre lits, une armoire, une grande table centrale, une table de toilette). Comme il n'y avait pas de fourneau, ma grand-mère était contrainte de faire la cuisine à même la cheminée... Quelle fatigue à près de 70 ans ! Il lui fallait sans cesse se baisser et se relever ...



La Peillarderie (Coll. J. Lorier)

Il n'y avait ni l'eau ni l'électricité. De ce point de vue c'était quasiment le Moyen-Âge ! A tour de rôle un des jeunes allait chercher l'eau dans un puits distant de 200 mètres... Pour ce faire, il était équipé d'une sorte de joug en bois placé sur les épaules avec, à chaque extrémité, une chaîne à laquelle était suspendu un seau. Deux seaux de 10 litres c'était lourd au retour ! Inutile de dire que nous étions des champions en matière d'économie d'eau ...

L'éclairage, quant à lui, était assuré par une lampe à acétylène, encore appelée lampe à carbure. En effet, le gaz était produit en faisant arriver de l'eau sur du carbure de calcium ; il s'échappait par un brûleur qui, bien réglé donnait une flamme assez brillante, suffisante pour éclairer toute la table sur laquelle nous faisons nos devoirs. Il fallait vider et nettoyer la lampe chaque jour et la recharger. Encore fallait-il posséder du carbure ! Heureusement mon grand-père connaissait un chef de service de la Préfecture qui lui donnait de manière assez libérale, les bons nécessaires pour l'achat de ce produit. Pour ce faire, il lui fallait se rendre à Rennes ... Ce qui m'amène à aborder un autre problème de l'époque : celui des transports.



(Source : Histoire de Rennes, Privat, 1972)

Les voitures étaient extrêmement rares, notamment celles à essence. Les bons d'essence étaient réservés aux véhicules prioritaires. En général, autocars et camions étaient à gazogène, ce qui limitait la vitesse et la longueur des déplacements mais nullement les pannes... Heureusement il y avait les tramways à vapeur d'Ille-et-Vilaine, les T.I.V. et, surtout les vélos.

Par chance Louvigné-de-Bais était sur la ligne Rennes-La Guerche et donc relativement accessible (beaucoup plus que Thourie, Lalleu ou Tresbœuf). Cependant aller de Rennes à Louvigné ou l'inverse, c'était toute une équipée ! Il fallait facilement 2 heures pour faire les 32 km du parcours. Le charbon faisant défaut le combustible était généralement le bois. Les arrêts étaient nombreux et longs. A Châteaugiron on restait 20 à 30 minutes : il fallait renouveler l'eau, le combustible, et attendre le train venant en sens inverse car c'était une voie unique. En hiver, avec la neige et le verglas, la locomotive peinait à franchir les côtes un peu fortes. Parfois les voyageurs devaient descendre et suivre à pied le train qui montait à vide...

En définitive le vélo était encore plus sûr ! A la Peillarderie nous l'utilisions 4 fois par jour pour parcourir les 3km qui nous séparaient des baraques. Ce n'était pas toujours facile. En hiver nous avions froid car nous n'étions guère habillés. Les crevaisons étaient fréquentes car nous avions des pneus usagés et de vieilles chambres à air multirustinées (pour avoir du matériel neuf il fallait des bons, bien difficiles à obtenir).

En dépit d'un contexte difficile, l'année scolaire se déroula à peu près normalement. Le centre de Louvigné était dirigé par le surveillant-général du Lycée, Monsieur PIERRE, qui maintenait une discipline à la fois ferme et compréhensive. C'était encore l'époque où l'on entrait en classe en rang et en silence et où l'on restait debout à sa place jusqu'à ce que le professeur dise de s'asseoir... Nous avons eu la chance d'avoir des professeurs remarquables et dévoués.

En français, Monsieur MONTPERT, était un des rares enseignants à pouvoir venir à pied au Lycée car avec sa famille, il logeait dans le bourg. Je me rappelle qu'aux dissertations s'ajoutaient alors des épreuves de récitation avec notation et classement. Je me revois encore, déambulant avec mes deux copains dans les allées du jardin de La Peillarderie, apprenant par cœur des poésies de Marot ou de Ronsard ou des tirades entières de Corneille ou de Racine... Au moins nous en souvenons-nous encore ! La plupart des professeurs venait à vélo, parfois de loin. Ainsi notre professeur d'histoire-géographie, Monsieur JAYLES faisait l'aller et retour entre Louvigné et La Guerche où Madame JAYLES dirigeait le Lycée de Filles. En anglais nous avions Monsieur NOEL, futur professeur à la faculté des lettres, et en physique-chimie le célèbre Monsieur REBUFFE dit « Le Teuf » car il postillonnait énormément en parlant, de sorte qu'au premier rang, il fallait se protéger de ses « escarbilles »...



Nous en gardons tous un souvenir affectueux. Il était très calé, à la fois agrégé et docteur ès sciences. Il avait pu apporter de Rennes, sur la remorque de son vélo, un peu de matériel (notamment de vieilles lentilles d'optique). Dès que c'était possible, il nous faisait des expériences.. que nous mettions à mal de temps à autre, par des courts-circuits inopinés favorisés par la vétusté des installations électriques. Il faisait la discipline de façon pour le moins originale. L'élève puni devait se tenir debout à sa place, en levant un ou deux bras, pendant un temps plus ou moins long... Lors d'une visite inopinée le Proviseur d'alors, Monsieur Monard, eut la surprise, en entrant dans la classe, de découvrir plusieurs élèves les mains en l'air comme dans un western...

En dehors du travail, les distractions étaient limitées. Il y avait surtout le foot sur un terrain proche du centre, quelques sorties à pied en campagne et les inévitables parties de cartes.

A la Peillarderie, pour nous trois, s'y sont ajoutés les « foins » dans les fermes voisines. A la maison, faute de courant, il n'y avait qu'un poste à galène en guise de radio.

Survint le 6 juin 1944, le débarquement allié en Normandie. Commencée tardivement, l'année scolaire s'interrompt brusquement vers la mi-juin. Les élèves rentrèrent chez eux. Par la suite les baraques furent assez vite détruites. La Peillarderie elle-même fut abattue dans les années 1980... Subsiste, en dépit des années (plus de 60 ans !) un lien très fort entre les camarades survivants de cette promotion 1943 qui avait pris pour nom : « Les Déportés »... Tout un symbole !

Jacques Lorier